

## XXI

Assise sur la marche du seuil de l'épicerie, Clotilde suce son pouce. « Tu vas pas arrêter ! T'auras le palais déformé et les dents en avant ! » À plusieurs reprises, Madame Poitevin lui a vainement frotté son doigt avec des feuilles d'artichaut : Clotilde est montée se laver la main au robinet du jardin puis s'est remise à téter malgré la tenace amertume.

Que faire aujourd'hui ? Où sont passés les gamins de la rue ? Si elle allait chercher son album d'images du chocolat Poulain là-haut dans le tiroir à chaussettes de l'armoire de sa chambre ! Aussitôt pensé, aussitôt fait. La voici qui feuillette maintenant le précieux album tout en chantonnant les textes qu'elle connaît en vérité beaucoup mieux que leur mélodie : *Ne pleure pas, Jeannette, La Madelon, Au clair de la lune, Sur le pont du Nord, En passant par la Lorraine, À la claire fontaine*, etc. Elle égrène ainsi tout un chapelet de ces chansons de l'ancien temps, les seules qu'elle connaisse, car on n'allume la radio que pour les informations au moment des repas. Non, ce n'est pas tout à fait exact. Le dimanche matin, Monsieur Poitevin écoute d'une oreille des gens comme le sirupeux Tino Rossi et Édith Piaf, dont on dirait qu'elle se vide les entrailles par le gosier. Ça doit le gêner un peu, tous ces émois de la dame, car il prend un air absent. L'accordéon, par contre, ça le rend franchement joyeux, et ses gros doigts se mettent à se trémousser sur la table. Les chansons aimées par son père laissent Clotilde de glace : l'amour et autres fariboles sentimentales, elle ne voit pas ce que c'est. La mère, elle, semble presque fière de son insensibilité : « Oh moi, la musique, vous savez ! J'ai vraiment d'autres chats à fouetter ! »

« Tu chantes faux ! », braille Madame Poitevin derrière son comptoir. Et alors ? Est-ce une raison pour ne pas chanter ? On lui a gâté une fois de plus son plaisir, alors elle se tait. Elle s'exercera à ses vocalises ce soir sous son édredon.

Il manque quelques images dans son album, pourtant elle fait vraiment tout ce qu'elle peut pour se bourrer de chocolat, même que sa mère se fâche parfois. Ces cases vides, c'est tellement triste. En catimini, pendant que sa mère sert une chopine dans la buvette à des assoiffés de passage, Clotilde décolle délicatement cinq ou six tablettes de chocolat Poulain destinées à la vente, glisse une menotte patiente et adroite derrière les feuillets d'aluminium, détache les précieuses images qu'elle n'a pas et les remplace par celles qu'elle possède en double afin de ne pas fâcher les clients collectionneurs. Ce n'est qu'un demi-vol, un tout petit péché, d'ailleurs Madame Poitevin qui revient et surprend ces louches manipulations se contente de faire de gros yeux. La fillette s'en retourne à sa place avec son petit butin, le cœur battant de joie, car ces images lui apportent un pur bonheur. Quand un représentant lui offre – oui, il y a des jours de grâce – un nouvel album ou des paquets d'images, elle a toujours envie de lui sauter au cou, ces petits rectangles multicolores donnant véritablement un corps et un visage aux personnages de ses chansons. Elle ne se prive pas par ailleurs d'en mendier aux clientes les plus gentilles. Cette occupation avec son album, néanmoins, ne remplit pas tout un après-midi. Elle se remet à sucer son pouce.

« Gare au vieux Pasquet. Il va t'le couper, j'te dis ! »

Le vieux Pasquet est un vieux qui habite en haut de la rue devant la chapelle dans une grotte affleurant jusqu'au caniveau. Clotilde passe toujours très vite devant la porte cadernassée sans vitrage qui en obture l'entrée. Une fois, elle a entendu le bonhomme gueuler de l'intérieur, comme s'il lui en voulait à elle personnellement alors qu'il ne pouvait pas la voir. Clotilde n'a pas eu trop peur, car elle se sait plus rapide que lui, à moins qu'il ne possède des bottes de sept lieues. Depuis, elle espère toujours qu'il va recommencer son numéro, car elle aime bien croire qu'il va lui arriver enfin des choses extraordinaires.

Quand le vieillard remonte la rue, on l'entend de loin parce qu'il apostrophe les uns et les autres avec hargne en postillonnant. Même s'il n'y a personne, il gueule. C'est qu'il est toujours ivre mort et a le diable dans le corps, comme dit la mère de Clotilde. Une cliente, la vieille Leroux, guère mieux lotie que lui pour le caractère, a raconté un jour à

Madame Poitevin qu'il était boulanger en haut de la rue avant la guerre. D'après un mitron de sa connaissance, le méchant homme crachait dans ses mains avant de pétrir la pâte. Déjà donc, il détestait le monde entier. Il arrive qu'on ne le voie pas pendant de longues semaines, alors on finit par l'oublier ou le croire mort. Il passerait l'hiver dans un hospice d'où on le relâche aux premiers rayons un peu chauds du soleil. Il regagne alors son antre noir et humide, où, toujours d'après oui-dire, il coucherait sur de la paille.

Petit, sec, noueux, hirsute, revêtu de nippes innommables et les jambes enserrées dans des molletières de flanelle, la casquette bien vissée sur le crâne, il marche, les bras en croix, pour ne pas perdre l'équilibre. Comme l'homme à l'imperméable clair et au chapeau sombre de la maison d'à côté, le vieux Pasquet ne semble pas manger : il est certainement lui aussi un personnage échappé de quelque conte pour effrayer les enfants.

Clotilde suce son pouce en songeant au vieux bonhomme.

« Arrête, j'te dis qu'il va te le couper ! » Ah la barbe ! Mais c'est quoi ce raffut en bas de la rue ? Ça beugle, ça braille, le tapage enfle, mais on ne voit rien. Clotilde se redresse tout à coup comme un ressort qui se détend.

« Ma... maman, je crois que c'est lui !

– Cache ton pouce, il va t'le couper. Vite, vite ! »

La gamine fourre sa main droite dans la poche de sa robe.

Oui, c'est bien l'affreux bonhomme qui monte en zigzaguant, tout dépenaillé, sale à faire peur, le visage à moitié caché par de gros poils blancs, les godillots délacés. Le cœur de Clotilde bat à se rompre, son corps se vide de son sang, elle est comme clouée sur place.

Le voici maintenant à hauteur de la maison de Madame Godoff. Il faudrait fuir pendant qu'il reprend haleine en s'appuyant contre un mur. Des têtes passent par les fenêtres, Madame Joubert s'accoude à la sienne comme très souvent. L'homme déblatère et crache dans la direction de la femme qui ne s'en laisse pas imposer. Ses mots ne sont pas compréhensibles, mais quelle violence en eux, que de haine féroce ! C'est un spectacle terrifiant.

Madame Poitevin aussi sort sur le pas de la porte de l'épicerie. Elle

chuchote : « Cache bien ton pouce. Il s'rait capable de t'le couper avec son couteau ! »

Clotilde imagine un couteau comme celui que son père porte toujours sur lui, d'aspect inoffensif, mais très tranchant.

Parvenu enfin à hauteur de l'épicerie, le vieux Pasquet tourne son abominable face vers la fillette dont les battements de cœur se sont arrêtés. Des flammes sortent de ses yeux injectés, sa bouche édentée s'ouvre démesurément comme un four tout noir. Il lève les bras comme pour se jeter sur elle, oui, il vient se jeter sur elle, alors elle pousse un hurlement sauvage, bouscule sa mère, fuit derrière le comptoir, fuit dans la cuisine dont elle claque la porte, fuit dans la cave où elle se terre derrière des sacs de pommes de terre.

Non, plus jamais elle ne sucera son pouce.

## XXII

Dans quelques jours, Clotilde va faire sa rentrée à l'école publique : son cœur saute dans sa poitrine quand elle y pense. Elle a l'impression qu'une page de sa vie se referme, c'est sans doute pour cette raison qu'elle vient ce matin de faire cadeau de son livre à Annie Grangier, la petite d'à côté. Aussitôt, elle a regretté son geste. C'était un livre à reliure orange avec des textes écrits en grosses lettres bien lisibles et de belles illustrations en noir et jaune. Sur la couverture, une femme berce un enfant dans ses bras. Ce livre, elle ne se souvient plus qui lui avait donné, peut-être sœur Jean, car il y est beaucoup question de petits malheureux secourus par de bonnes âmes. C'était le seul livre de la maison.

Des livres, elle n'en voit presque jamais. Chez tante Henriette, il y a un petit Larousse tout déchiré et corné qu'elle a essayé de lire page après page à plusieurs reprises. Elle n'a jamais réussi à aller au-delà du mot « abat-voix ». Depuis, elle le feuillette au hasard. Elle le respecte beaucoup, car, un jour, son cousin Camille a déclaré devant elle qu'il devait en avoir sacrément dans la tête, celui qui l'avait fait. Chez ses grands-parents, il y a aussi un petit Larousse qui a perdu sa reliure mais qui figure en bonne position sur le buffet de la cuisine entre la boîte à sucre et le calendrier de la poste. Parfois, Denis et Jean, qui sont loin d'être des ignorants, s'étrillent au sujet d'une date et finissent par avoir recours à ce gros bouquin qui a le pouvoir de ramener la concorde. Clotilde a découvert aussi dans un placard de la grande chambre chez ses grands-parents deux livres d'importance : l'un, de petit format, à couverture souple, mangé par la moisissure et grignoté par les souris, se nomme l'Énéide et l'autre, c'est une grammaire. Le premier, dont elle comprend à peine un mot sur trois ou quatre, la plonge dans une grande perplexité. D'où sort-il ? La fillette a bien entendu dire que la sœur